

GRAViX

Lettre n° 31

Juin-septembre 2021

Peu à peu la vie reprend, mais avec le sentiment d'avoir si peu fait, si peu vu, si peu discuté ! Et pourtant, chacun s'est efforcé dans son atelier ou dans son espace intime de continuer à avancer et à progresser. Seul le plus souvent et sans que le regard d'un autre se pose sur ses réalisations. Bien sûr, les réseaux sociaux ont fonctionné et c'est une très bonne chose. Mais même si les images sont là, l'émotion n'est pas toujours au rendez-vous ! Trop petites, souvent figées dans une lumière artificielle, laissant peu de place aux nuances, elles donnent une idée de l'œuvre, mais elles ne sont pas l'œuvre ! Saluons néanmoins ces groupes informels qui se forment autour de la gravure comme « parlons gravure » ou « printmakers international », ou plus simplement, l'annonce de la parution d'un livre d'artiste, d'une exposition future, d'un rapprochement inédit d'artistes. Ainsi s'éveille notre curiosité, matinale ou tardive ! Mais il reste que l'indispensable contact avec l'œuvre manque cruellement.

C'est d'ailleurs pour cette raison que l'exposition et le prix GRAViX, prévus pour mai 2021, n'ont pas eu lieu : les jurys, pour des raisons sanitaires difficiles à anticiper et à maîtriser, n'auraient pu se réunir que par internet ! Impossible de notre point de vue, d'autant plus qu'il n'est pas prévu un seul jury mais deux et des réunions complémentaires.

Cependant, pour n'être pas uniquement négatif, les candidats ayant envoyé, comme prévu par le règlement à la fois un bref dossier comportant le plus souvent un cv, quelques images et une description de leur projet artistique, notre curiosité a été éveillée. D'autant plus, qu'après beaucoup d'hésitations, le conseil d'administration a décidé – et finalement s'en est félicité – de décaler le prix au printemps 2022. Chaque dossier envoyé en 2020 est donc automatiquement retenu et la limite d'âge – moins de 41 ans au 1^{er} janvier de l'année – étant bien évidemment décalée d'une année.

À noter cependant que, entre les divers confinements, des fenêtres se sont ouvertes, discrètes, fragiles, mais en même temps combien accueillantes ! En effet certaines galeries d'arts plastiques, (pas seulement d'estampes) sont restées ouvertes malgré les difficultés qu'elles rencontraient et il faut les en remercier chaleureusement car c'est là, dans ces espaces clos et préservés, que nous avons trouvé un certain réconfort. De même que la Journée de l'Estampe contemporaine, dont nous reparlerons, a permis d'ouvrir une occasion et un espace d'exposition à 60 jeunes parmi les 300 accueillis place Saint Sulpice.

Voici donc dans un désordre certain, ce que GRAViX a pu collecter, voir parfois, lire aussi et rester proche d'une création qui ne pouvait pas se montrer dans toute son ampleur.

ATTENTION : LE PRIX QUI DEVAIT ÊTRE DÉCERNÉ EN JUIN 2021 A DONC ÉTÉ ANNULÉ MAIS REPORTÉ EN MAI 2022. LE RÈGLEMENT SERA SUR LE SITE À PARTIR DU 15 NOVEMBRE, ET EXCEPTIONNELLEMENT, LA LIMITE D'ÂGE QUI ÉTAIT LA REGLE A ÉTÉ DEPLACÉE, COMPTE-TENU DE LA PANDÉMIE. SOYEZ ATTENTIF ET BONNE CHANCE À TOUS !

JAN VIČAR, *un cœur dans la rivière* à l'Institut de France, mai juin 2021

Entrer dans l'univers de Jan Vičar, c'est affleurer un monde complexe, un mélange d'idéalisme, de rêverie et d'anecdotes. Le visiteur peut repérer un objet qu'il identifie facilement, ici une balançoire, là un caillou en forme de cœur, un cheval au galop... Mais l'essentiel est ailleurs, ce n'est que le point d'accroche d'une histoire fantastique, d'un rêve aventureux, d'un moment d'émotion. Au visiteur, de faire son propre chemin à partir de ces bases, en s'appuyant sur ces éléments abstraits, figuratifs et même conceptuels.

Né en 1967, Jan Vičar est peintre et graveur, et comme graveur, il aime le mélange des techniques, gravure sur lino, sur bois et burin. Au sein de l'exposition, gisaient des grands bois justement, car il a une préférence pour des œuvres dont l'ampleur permet au visiteur de s'immerger complètement, d'être vues de loin, de pouvoir s'approcher et en s'approchant de voir un détail, une juxtaposition, un amoncellement qui va relancer sa curiosité.

Même exercice, pour un livre de poésie, écrit par l'américaine Sally Ball, une autre échelle évidemment : là aussi, le travail de l'artiste emplit complètement la page et s'impose.



La balançoire

VOLLARD, PETIET et l'estampe de maîtres, *Édition limitée*, au Petit Palais, printemps été 2021



Marcel Gromaire,
L'amateur d'estampes, 1932,
eau-forte



E. Bernard, *Apollon et
Daphné*

Remarquable exposition qui permet au visiteur d'apprécier comment peinture et écriture, modes d'expression si différents, peuvent contribuer par leurs multiples affinités à réaliser un ouvrage où chacun a sa part, l'artiste-peintre n'ayant pas la charge d'illustrer un texte existant, poésie ou prose, mais bien de créer une œuvre plastique autonome. En résulte un dialogue respectueux, créatif et intimement personnel, dans la mesure où c'est l'éditeur qui provoque et assume cette rencontre.

Vollard est considéré comme un pionnier : après avoir publié dès 1896 des albums regroupant les planches de plusieurs artistes (Fantin-Latour, Puvis de Chavannes, les jeunes nabis) il associe en 1900 dans un même ouvrage, « *Parallèlement* » deux « grands », un poète et un peintre, Verlaine et Bonnard. Suivront de nombreuses réalisations d'envergure, comme *Le Jardin des supplices* (illustrations de Rodin, 1902), *Sagesse* (Maurice Denis, 1911), *Les Fleurs du mal* (Émile Bernard, 1916), *Le Chef-d'œuvre inconnu* (Picasso, 1931) et *Passion* (Rouault, 1939).

Remarquable aussi son soutien aux jeunes artistes : en 1900, il prend Gauguin en contrat, en 1906, il achète un lot d'œuvres d'un Picasso inconnu et tout l'atelier de Derain... Très soucieux de la perfection des ouvrages qu'il édite, Vollard a apprécié la technique de la lithographie pour ses livres, tout en défendant vigoureusement l'estampe par ses albums, avec en apothéose, cet ensemble de 100 planches, qu'il demande en 1927 à Picasso, lequel mêlant avec audace et liberté diverses techniques, pointe sèche, aquatinte, burin, eau-forte, aborda des thèmes comme le vieillissement, la solitude, l'amour, et mettant en scène, pour la première fois et à quinze reprises, un Minotaure, son double et son emblème. La *Suite Vollard* s'impose et se déguste !

POINTE ET BURIN et HOMMAGE à JACQUES HOUPLAIN, Fondation Taylor, juin 2021

Double exposition ! Et en ces temps de pénurie où les expositions sont rares, double plaisir. Il faudrait même dire triple exposition, puisque les locaux de Taylor accueillent en sous-sol un hommage à Jacques Houplain et au rez-de-chaussée, les adhérents de l'Atelier de Chaville, dans leur diversité, les membres et invités de Pointe et Burin.



Sorcellerie, eau-forte, 1963

Les travaux présentés au sous-sol de J. Houplain font apparaître un homme imprégné d'univers intimes, étrangement divers, oniriques parfois, violents aussi, rarement apaisés mais toujours mystérieux et questionnant l'intimité du visiteur, au parfum parfois crépusculaire totems empreints de sauvagerie, sorcières angoissantes, comptines joyeuses, palais magiques, animaux rêvés, paysages arborés,



Lilith, eau-forte et aquatinte, 1963

silencieux et déserts ; tous ces éléments se retrouvant dans ses grandes compositions (la tentation de saint Antoine) et ses albums

LES GRAVEURS DE CHAVILLE ET LES MEMBRES ET INVITES DE POINTE ET BURIN : 48 artistes présentés, chacun avec plusieurs œuvres, présentés dans une scénographie à la fois douce pour la lumière et généreuse en termes d'espaces. La Fondation TAYLOR offre de multiples possibilités et c'est un vrai plaisir de déambuler en pouvant s'approcher ou reculer à son gré !

Ce rapprochement entre des artistes insérés dans des structures associatives différentes met en évidence à la fois leur diversité et leur exigence. Techniques, thèmes, approches personnelles ..., la variété est la règle, et c'est heureux pour le visiteur, mais ce qui transparaît au final, c'est cette exigence partagée par tous dont témoigne à la fois l'aboutissement d'un travail technique, la force des univers proposés, l'inventivité du traitement d'un même thème, qu'il s'agisse par exemple d'objets urbains, de chantiers, de ruines, d'espaces naturels, de végétation et bien sûr, de présences humaines ...sans oublier des compositions abstraites poétiques. C'est dans ces circonstances que l'on découvre avec curiosité des artistes, comme E. Russo, O. Musseau, A.M. Even, P. Philippe, à côté de ceux que l'on aime déjà S. James, A. Pozzo di Borgo, C. Texier, R. Villulas, H. Damville... et les 2 souscriptions, C. Lepeyre et C. Illouz.



H. Damville, *autoportrait*, xylographie, 60x45

Une image peut en cacher une autre, paysages entre rêve et réalité, à la galerie Anaphora juin 2021

La galerie Anaphora, à côté des expositions qu'elle consacre à un artiste ou pour lesquelles elle suggère une règle, par exemple petits ou grands formats, a le talent de monter des événements sur des thèmes à la fois accessibles et prometteurs, par exemple *le signe ou l'écrit, rêves et réalités*, ou encore, *d'un passage à l'autre, continuité et ruptures*. Et ces titres excitent la curiosité, d'une part parce que la question soulevée est largement partagée par chacun d'entre nous et d'autre part parce que sont rassemblées des œuvres d'artistes le plus souvent très différents mais tous face à cette même interrogation. Ainsi l'exposition de juin dernier, *une image peut en cacher une autre*, proposait un défi du même genre. quatre artistes, deux permanents de la galerie Etienne Lodého et Jean Lodge et deux invités, Dominique Digeon et Catherine Prats.

Un peut égaler deux et même beaucoup plus : il suffit d'un rapprochement, d'une superposition ou même d'un gommage pour que ce qui est évident prenne un autre sens. Qui, dans son enfance, n'a pas joué à des découpages ou collages créateurs ?

Les palimpsestes de C. Prats, comme les minutieux découpages de livres anciens de D. Digeon faisaient, chacun à leur manière, apparaître un univers inattendu, nouveau, presque ludique et parfois chaleureux. Donnant envie de toucher, de soulever, de gratter, de caresser. La présence des bois, de leurs rainures, de leurs linéarités, sur lesquels s'impriment les œuvres de J. Lodge renvoyait à cet élément naturel au passé pourtant presque effacé, tandis que les enchevêtrements de E. Lodého donnaient le sentiment d'être face à un labyrinthe qu'il faut essayer de déchiffrer.



C. Prats, sans titre

Poétiser le monde, à l'espace Beaurepaire, septembre 2021



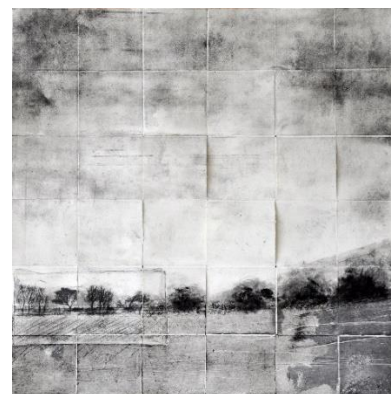
Les sillons noirs ; dessin et gravure, 65x50 cm, 2020

Cinq artistes, peintres, vidéaste, et sculpteur, mais une lauréate, la graveuse Caroline Bouyer pour un vaste et saisissant ensemble de gravures de « paysages oniriques » ! Avec comme thème, la nature, rien que la nature, la plus campagnarde, la plus libérée de l'empreinte humaine, la plus douce au regard, au temps qui passe, au plaisir de la méditation.

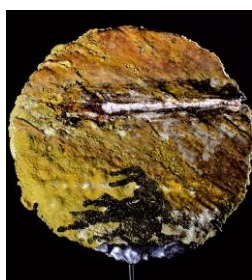
C. Bouyer a été lauréate de GRAViX en 2005 ; elle aime se lancer dans des séries, démolitions, friches abandonnées, bâtiments industriels il y a quelques années et récemment, les portes de Paris desservies par le périphérique ; ce qui dans ces deux cas, est un exercice étonnant de mémoire de l'espace urbain. Cette fois-ci, le fait que les lieux soient anonymes donne l'illusion que chacun, au détour d'un chemin emprunté par hasard, peut découvrir une perspective, un alignement, une rivière, une haie, un bosquet... toujours uniques et souvent remarquables.

Terres d'estampes, à Ville d'Avray, commissaires Anne Paulus et Sophie Domont, mai-juin 2021

C'est toujours un pari que de rassembler 17 artistes dans un lieu très beau certes, mais pas immense. Donner une place à chacun, confronter des univers, des techniques, des thèmes... est difficile mais en l'occurrence, très réussi. Cette-fois ci, le rapprochement se faisait entre sculptures en céramique et œuvres sur papier accrochées au mur, organisé autour de concepts suffisamment larges pour autoriser des juxtapositions heureuses : *origine, mondes, focus, échappées, flux, structures et suspension*. C'est aussi un moyen de faire découvrir au visiteur des artistes qu'il ne connaît pas à côté de ceux dont le travail lui est connu, tout au moins en partie. Ainsi en est-il de Thomas Fouque, Anne Paulus, Sophie Domont, Pascale Simonet, Raül



Sophie Domont, *paysages intérieurs 6*

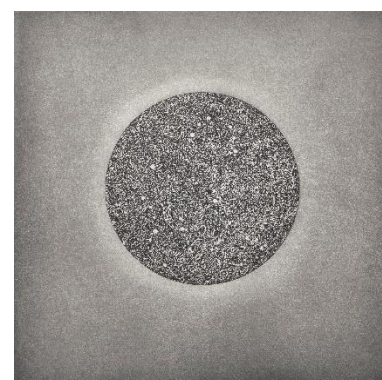


I. Thibault, grès, porcelaine, ardoise plomb, *sans titre*

Villulas, Julien Lemousy, qui ont exposé une œuvre bien identifiable mais néanmoins nouvelle confortant la curiosité du visiteur, lequel peut s'adonner à une sorte de jeu du genre « oui, je reconnais, mais c'est différent » et cela donner donne tout son attrait à la déambulation. À propos des autres, la découverte implique de vouloir en savoir plus. Mais ce sera dans un deuxième temps, car l'appétence une fois éveillée, on guettera attentivement leurs futures expositions. Tout spécialement, mais c'est un choix uniquement personnel, Anne-Marie Rubi et Iris Miranda

Suo yuan WANG, Solo Exposition, Temps en solo, juin-juillet 2021, Post flamand art Space, Dalian, Chine

Wang est un artiste écrivain : joaillier dans sa jeunesse, la précision, le détail, la cohérence sont ses règles. Chaque détail compte et s'inscrit dans un ensemble. Graver pour lui est un travail qui s'apparente à l'écriture : dire et redire un peu différemment, associer ce qui est presque semblable mais aussi différencier, nuancer sans gommer et surtout dérouler le fil qui, en reliant étroitement sur la plaque ces tours et ces détours, suggère l'écoulement du temps, la complexité du présent, les hésitations dominées, la lenteur des choses et la nuit recommencée. Rien de figuratif dans son travail, mais pour se rassurer peut-être, on peut penser à la lune, aux vagues déferlantes de la mer, au dragon bien caché, thèmes où le mystère laisse place à l'imagination, mais exige rigueur et conviction



In the eye of Horus, 2019, eau-forte, aquatinte

Cette exposition, une sorte de retour au pays, s'est déroulée en contrepoint d'une autre, collective cette fois, au Canada, cet été (Trois Rivières) est, de notre point de vue, une étape importante pour un artiste que GRAViX suit et apprécie depuis plus d'une dizaine d'années.

Biennale 2020 de SUDestampe, 2020, septembre 2021

Comme la plupart des manifestations prévues en 2020, cette biennale, fruit d'un effort considérable – 14 lieux d'exposition et plus de 45 artistes, dont 12 Belges grâce à l'énergie de J.M. Uyttersprot – s'est déroulée de manière chaotique. Nous l'avions déjà évoquée dans notre lettre précédente, avec l'exposition, si brève, de David Maes à Uzès. D'autres ont été décalées, comme celle de Octon qui accueillait Sylvie Abélanet et Gérard Jan ou encore celle de Vincent Dezeuze à Lunel au musée Médard, prolongée comme d'autres jusqu'en septembre 2021.

À lire le catalogue, on est saisi par la variété des techniques comme des thèmes. De l'ensemble se dégage un sentiment de liberté : la gravure peut aider à tout dire, l'instant bref, mais aussi le temps long, la solitude et la rencontre, l'objet préservé et sublimé et parallèlement la destruction, la sérénité et l'angoisse du rien...

Cette biennale avait comme invitée d'honneur Christiane Vielle, artiste que nous apprécions depuis longtemps, et même depuis les tout débuts de GRAViX ! Nous nous réjouissons de l'honneur qui lui est fait.

Décrire son travail est une gageure car ce qu'elle offre à voir ce sont des espaces imprécis, indéfinis même, nés de gestes que l'on devine, respirant la légèreté, l'écoulement, le mouvement, le souffle et, finalement, l'évidence de l'être. Spontanés, non sûrement pas ; au contraire venus du plus profond de sa sensibilité et de son double désir d'intériorité et d'ailleurs. Ce que l'artiste appelle ses « pariétales », en fait des travaux préparatoires ou des associations d'idées, est tout à fait passionnant : ce sont des sortes de déclinaisons du possible avant le dernier choix. Au-delà des dimensions du papier, les encres rehaussées parfois de collages, s'ouvrent sur un univers qui, tout en restant discret et même évasif, s'impose et appelle non pas une interprétation, mais simplement une adhésion aux signes de vie qui en sont à l'origine.



Les riches heures de MIREÏ.LR à Chaudes-Aigues, Cantal, juillet août 2021

Un petit village, des sources d'eau chaude, une équipe soudée pour défendre l'art contemporain, le CLAC, une chapelle baroque et une exposition inattendue, baroque elle aussi, dans la mesure où thèmes, œuvres, gravures, sculptures, dessins, installations voisinent dans un joyeux pêle-mêle. L'artiste aime les objets, en récupère souvent et leur trouve alors un avenir inattendu : elle aime mélanger, découper, rapprocher, coller, superposer, coudre aussi, graver et peindre aussi ! Ses mains, son visage, son buste aussi peuvent servir de point de départ, mais rien n'est jamais figé et chacune de ses œuvres peut s'enrichir à terme : ses gravures, du fait de leur qualité de multiples, ont ainsi, en tout ou en partie, des destins variés. D'autant plus qu'elle aime les séries : sa déclinaison des seins, en tissu et ornés, précieusement protégée dans une armoire vitrée. Bref, on s'interroge, on apprécie, on prend plaisir, on admire Un heureux moment !



Refaire surface

BONNE LECTURE